

sait pas moins d'honneur que l'habileté administrative qui s'est étendue à toutes les distances et est parvenue à surmonter toutes les difficultés des transports. Cependant celui qui de fait, sinon de droit peut seul acheter les marchandises négociables d'un pays et seul vendre les objets nécessaires à la vie est un terrible despote ; on ne vit que par sa permission, et pour vivre, les hommes se transforment. On a laissé à l'Indien l'exercice de ses facultés physiques, son industrie sauvage, son aptitude de chasseur, on lui a laissé tout ce qui pouvait être utile au service de la compagnie ; on a abdiqué l'homme intérieur et, en cessant d'être un sauvage, l'Indien n'en est pas devenu un civilisé, il est devenu un sujet de la Compagnie de la baie d'Hudson. Le mal n'est peut-être pas grand. Si les races inférieures doivent inévitablement disparaître, mieux vaut la mort lente, mesurée, administrative, du nord-ouest de l'Amérique que les spoliations de la Caïnérie ou les massacres de la Nouvelle-Zélande. Seulement, qu'on ne parle pas de sauvages à propos de ces Indiens qui se trouvent honorés d'être les domestiques des Européens et dont les femmes se font blanchisseuses !

Lord Milton et M. Cheadle donnent deux conseils à ceux qui seraient tentés d'aller courir les aventures dans le *forests*. Ils disent : " Comptez pour votre subsistance sur la plume plutôt que sur le peil. N'emportez pas avec vous de carabines à canons rayés ; contentez-vous d'un fusil à deux coups qui puisse porter la balle à l'occasion." Tout chasseur comprendra ce que cela signifie, et retournera sans dédain aux hiboux et aux perdreaux de son pays. Quoi qu'il en soit, de tous les métiers, le plus rude, le plus insupportable, est le métier de trappeur. Naturellement la chasse aux bêtes sauvages n'a lieu qu'en hiver, alors que les fourrures sont les plus belles, et que les animaux qui les portent laissent sur la neige les empreintes de leur passage. On ne se sert que de pièges, et les trappes en usage sur le territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson sont absolument construites sur le modèle des pièges que nous appelons en France des assommoirs. Toute l'habileté consiste dans la manière de poser les trappes et de cacher à l'animal le passage de l'homme. On s'en va donc sur la neige à travers la forêt, portant sur le dos son fusil, sa couverture, ses vivres et ses outils, chercher à plusieurs journées de distance un terrain de chasse qui n'ait pas encore été parcouru. Il faut marcher tant que le jour dure et rester la nuit sans abri. Le bagage est toujours trop lourd pour les heures de marche, et toujours insuffisant pour les heures d'immobilité ; toujours les vivres sont défaut. — Après avoir posé les trappes, on s'en retourne à la hutte, et huit jours après on revient les visiter. Est-on sûr au moins que la moisson sera abondante ? Il y a une chose terrible pour les populations qui vivent de la chasse : le gibier diminue à mesure que la valeur en augmente. Le renard argenté, dont la peau se vend 70 livres sterling, c'est à dire 1,750 francs, dans les comptoirs de la compagnie, s'est retiré vers les solitudes septentrionales. Du temps où le castor avait une grande valeur, on a presque détruit la race de ces animaux ; par suite de l'invention des chapeaux de soie, la peau de castor ne se vendant plus que 1 franc 25 centimes sur le territoire de la compagnie, le castor redevient commun. Ainsi de tous les autres animaux à fourrures : ils disparaissent ou se multiplient suivant qu'on donne de leur peau, en Europe ou en Chine, un prix plus ou moins considérable. Non seulement le trappeur détruit la récolte de l'avenir, mais le fruit de son travail lui est souvent enlevé par un ennemi plus destructeur que lui-même. lorsque, après vous être traîné plusieurs jours sur la neige, vous arrivez à vos pièges, vous les trouvez renversés. Il a passé par là un animal qui a enlevé les assommoirs et s'est emparé des bêtes qui y étaient prises sans jamais se laisserprendre lui-même. Cet animal, de la race des gloutons, appelé par les Anglais *wolverine* et par les Indiens *karkajo*, est la terreur du trappeur. La ruse de l'Indien ne peut lutter contre la malice du karkajo. Le karkajo examine tout, voit tout, comprend tout. L'Indien a beau lui préparer des surprises mortelles, cacher des ressorts ou des canons de fusil qui doivent partir dès qu'on renverra les trappes ; le karkajo écarte le ressort ou le canon de fusil avant de toucher à la trappe. Il a suivi le trappeur, il l'a regardé faire. Dès qu'on reconnaît les traces d'un karkajo, tout est dit ; il faut retourner à sa hutte, la saison est perdue. La ruse des civilisés n'a pas été plus heureuse que celle des sauvages. M. Cheadle, ayant introduit par un tuyau de plume de la strichine dans les morceaux de viande qui devaient servir d'appât, s'aperçut lorsqu'il alla les visiter, que tous les morceaux empoisonnés avaient été luisants de côté. À partir du mois de décembre, nos voyageurs ne parlent guère de la chasse aux fourrures. La fatigue, le froid ou le karkajo semblent les avoir dégoûtés de ce passe-temps maussade, et ils descendront, pour se distraire ou pour se nourrir, jusqu'à prendre des rats musqués dans leurs trous. Vanité de l'ambition ! on comptait poursuivre à travers les forêts le grand daim du Canada, et l'on s'accroupit devant un trou de rat musqué pour y fourrer une perche à pointe dentelée. Aussi avec quelle ardeur appellent-ils le printemps ! Des vols d'oiseaux en annoncent l'approche. Le nombre des passages est si grand que le ciel en est obscurci pendant le jour et que durant

la nuit le bruit du battement des ailes interrompt le sommeil. On va à la recherche des chevaux que l'on avait lâchés dans la forêt au commencement de l'hivernage en leur laissant le soin de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, et l'on se met en route.

C'est le propre du caractère anglais, dans les choses frivoles comme dans les choses sérieuses, de réparer les déconvenues par la hardiesse.

*Heart of oak are the ships  
Heart of oak are the men....*

Cœur de chêne sont les vaisseaux, cœur de chêne sont les hommes. On se serait exposé à trop de moqueries, si l'on avait été passer un hiver sur le territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson pour en rapporter des martyrs prises par d'autres. Il fallait donc imaginer un grand projet, un projet patriotique et national, et l'on y résolut de découvrir une route de l'Atlantique au Pacifique qui pût mettre en communication directe le Canada et les terrains minifères du Cariboo, dans la Colombie anglaise.

Le lecteur aura sans doute remarqué le peu de distance qu'il y a du Mississippi supérieur à la Rivière-Rouge et d'autres rivières qui se jettent soit dans le Lac-Supérieur soit dans le lac Winnipeg. En effet, la plupart des grands fleuves d'Amérique prennent leur source au centre septentrional du continent pour se rendre ensuite à l'Atlantique les uns du nord au sud, comme le Mississippi et ses affluents, les autres du sud au nord en inclinant vers l'ouest. Une seconde singularité, c'est que les fleuves qui se jettent dans le golfe du Mexique ont leur source plus au nord que plusieurs de ceux qui se jettent dans la baie d'Hudson. Au 49<sup>e</sup> degré de latitude, qui sépare les possessions anglaises des possessions américaines, de grands cours d'eau coulent parallèlement les uns aux autres dans des sens opposés. C'est ce qui permit à M. de Montcalm et à ses habiles prédecesseurs dans le gouvernement du Canada d'établir en arrière des colonies anglaises qui devinrent plus tard les États-Unis, une communication fluviale entre le Canada et la Louisiane, qui appartenait alors également à la France. C'est ce qui a fait que, dans la dernière guerre civile des États-Unis, les coups décisifs contre le sud ont été portés sur le Mississippi. Également grâce à la distribution particulière des eaux, les compagnies de fourrures ont établi dans le nord-ouest un réseau de comptoirs qui forme, à partir du Lac-Supérieur et de la baie d'Hudson jusqu'aux Montagnes Rocheuses, une succession de lignes circulaires dont les points les plus éloignés comme les plus rapprochés sont souvent en communication directe avec la mer. Nos voyageurs, qui avaient hiverné dans les environs du fort Carleton, n'avaient donc, pour se diriger vers les Montagnes-Rocheuses, qu'à suivre le cours du Saskatchewan du sud, du fort Carleton au fort Pitt et du fort Pitt au fort Edmonton, chef-lieu des comptoirs de la contrée du Saskatchewan, comme le fort Garry l'est des comptoirs de la Rivière-Rouge.

Les voyages de printemps sont pénibles au nord-ouest de l'Amérique à cause du grand nombre de rivières et de ruisseaux grossis par la fonte des neiges. Toutefois, la difficulté du passage des rivières laissée de côté, le trajet du fort Carleton au fort Edmonton ne fut pas sans agrément. On eut des rencontres intéressantes. On fit connaissance avec le *grouse* de la prairie, oiseau bizarre qui se sert de ses pattes plus que de ses ailes, et qui, d'après nos voyageurs, a une singulière habitude : chaque soir, les grouses se réunissent à un lieu de rendez-vous et s'y livrent à une danse élancée. Pendant que les uns battent des ailes en guise de musique, les autres tournent rapidement en rond ; puis chacun, changeant de place, suit avec son voisin une sorte de chassé-croisé. On rencontra aussi une troupe d'hommes de la compagnie. Leur moyen de transport pour le bagage était des plus primitifs deux perches d'égale longueur reliées à une de leurs extrémités, les bons écarlés trainant à terre, mais reposant sur le dos d'un chien. C'est ainsi que ces gens paraissent dans des pays déserts des distances de cinq et six cents lieues. Enfin, grâce à une trêve momentanée entre les Indiens Creux et la tribu des Pieds-Noirs nos voyageurs purent voir au fort Pitt une des nations indiennes alliées des Sioux. Ils furent frappés de la noblesse du maintien des Pieds-Noirs et de la propreté de leurs vêtements, comparés à ceux des sujets de la compagnie. La paix ne paraissait pas devoir durer longtemps, et comme les Pieds-Noirs et les Sioux, quand ils ont vendu des chevaux, sont ensuite pris de chagrin et ont l'habitude de voler l'acheteur pour rentrer dans leur propriété, on passa sur la rive droite du Saskatchewan pour se rendre à Edmonton. Quel spectacle s'offre aux regards à Edmonton et dans le pays du Saskatchewan ! On y voit, dans sa grâce et sa tranquillité, le vieux Canada français, le Canada du temps de Montcalm. En suivant quatre ou cinq cents lieues vers l'ouest depuis le fort Garry, on recule d'un siècle en arrière. Ici tout est canadien : Compagnie de la baie d'Hudson, demi-sang français et Indiens francisés. Les colons n'ont pas pénétré jusque-là, les mineurs sont de l'autre côté des Montagnes Rocheuses, et les Indiens, au lieu d'avoir été rejettés par le contact des